

Expérience Y

EXPÉRIENCE Y

Mélody Daniel

*Ce texte a été déposé et est protégé en vertu de l'article L.III-2 du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1^{er} juillet 1992.
« Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire, intégralement ou partiellement, le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'auteur. »*

Autoédition – Impression à la demande

Imprimeur : Aubin Imprimeur

Chemin des Deux Croix, 86240 Ligugé

Couverture : La Bonne Édition

Relu, corrigé et mis en page par Emendora

ISBN : XXXX

© Mélody Daniel, 2024

Dépôt légal : Juin 2024

À tous ceux qui sont ou se sont sentis perdus.

« Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple. »
Jacques Prévert

On vit et puis on meurt. C'est quelque chose d'établi. Toute chose a une fin, la vie n'est pas épargnée. Mais tout ce temps de vie... Ce laps de moments enchaînés qui ne s'arrête qu'avec la mort... Cette petite lumière qui s'affaiblit d'heure en heure et s'éteint lors de notre dernier souffle... Cette vie, qui peut véritablement affirmer que c'est un cadeau ?

La naissance dans la douleur, l'existence dans un combat permanent. Est-ce que la mort, libératrice de toute souffrance, ne serait pas le véritable cadeau ? Celui qui tache et qui éclabousse, qui fait désordre dans le calme plat du bonheur, qui fait du bruit avant le néant.

J'aurais aimé penser à la mort plus tôt, tant qu'il était encore temps. Temps de se préparer. La vie n'est certainement pas un cadeau. Non pas que ce soit nécessairement un fardeau. Je ne sais pas ce que c'est. Un voyage ? Une aventure ? Un roman ? Un don de Dieu ? Quelle que soit la métaphore ou le sacré que l'on veut lui attribuer, à un moment, il faut choisir. Faire le voyage, partir à l'aventure, écrire le roman, suivre sa foi. Ou tout envoyer péter !

1.

Je marche. Le plus vite possible. Je fais dérouler le bitume sous mes pas. M'éloigner. Fuir. Mettre de la distance. Rentrer. Vite.

De chaque côté du boulevard, deux camionnettes balayeuses s'affairent dans le calme et le vide de l'aurore. Les lampadaires ne sont pas encore éteints et le ciel s'allume peu à peu. Seuls témoins de ma honte, les éboueurs. Aucun quidam à l'horizon. Je suis seule avec le matin et en sécurité. Je respire fort en gonflant ma poitrine pour dénouer mon corps et mon esprit, calmer le rythme de mon cœur qui ne cesse de se cogner contre les parois de ma poitrine. Comme pour s'échapper. Il rebondit dans tous les sens, je peux l'entendre crier. Il voudrait s'envoler. Mais il est enfermé. Un oiseau en cage. Je marche, vite. Pour effacer les traces de ma course avec le vent. Avec le froid. M'engourdir. Anesthésier ma mémoire. Oublier. Oui, oublier et dormir. Dormir, putain... Il faut absolument que je dorme. Que le sommeil purifie le passé, que je puisse renaître un peu dans le réveil. J'ai pas pu dormir. Avec ce con à mes côtés, impossible. Du coup, je suis partie. Et il ne m'a pas retenue. Avec un demi-gramme dans les narines, j'avais pas envie. Ni de dormir, ni de lui, ni de personne. Son corps penché sur le mien, chaud et animé contre moi, inerte, vide.

— T'as pas envie ?

— Non, désolée.

— Ah... J'ai cru qu'on allait...

— Ouais, moi aussi. Mais non.

— Tu veux pas, même un petit peu ?

Nan ! Même pas un petit peu. C'est quoi de toute façon, baiser un petit peu ? Quoi, un petit bout de bite dans un petit bout de chatte ? Un petit bout de langue sur un petit bout de lèvre ? Un petit peu d'envie pour un petit peu de plaisir ? Nan. Désolée, c'est pas assez. Il m'en faut plus. Beaucoup plus. Beaucoup, beaucoup plus pour remplir le vide que j'ai laissé s'engouffrer dans ma vie. Il me faut plus qu'une bouteille de vin, que quelques cocktails, que quelques cigarettes, que quelques œillades séductrices, plus que quelques éclats de rire, plus qu'un peu de coke pour faire vibrer mon existence. Alors, non. J'ai pas envie, même un petit peu. Je ne veux plus de toi. Tu me dégoûtes. Je hais ton odeur, ta langue qui me lèche le cou et tes mains qui explorent tout ce qui existe chez moi. Ton poids m'étouffe, tes hanches m'écrasent et ta barbe me griffe. Arrête. Arrête ! ARRÊTE.

Je n'ai rien dit. Ton haleine s'engouffre dans ma bouche et, comme dans une pantomime, tu joues avec ma langue et avec mes lèvres. Tu crois que c'est moi qui te suis. Tu ne te poses même pas la question. Tes doigts se faufilent, tels des insectes qui grouillent en cherchant un passage. Enfin, un accès. Avec la fierté d'un gamin qui aurait trouvé la dernière pièce du puzzle, tu déverrouilles l'entrée de mon intimité avec une excitation juvénile. Aïe ! Tu me fais mal. Je ne mouille pas. Tu dois bien le sentir. Ta peau est rugueuse. Je le sens en moi. Je pense à toutes les cigarettes que tu as roulées. Ça me dégoûte. Tu ne t'es sûrement même pas lavé les mains de toute la soirée. Tu te déshabilles tout seul. Très vite. C'est maladroit. Tu retires mon pantalon. Je ne bouge toujours pas.

C'est la descente. Après m'avoir animée toute la soirée, la coke s'est retirée en emportant tout. Je suis éteinte. Bloquée. Je ne ressens presque rien. Que du dégoût. En fait, il me gêne.

Comme un caillou dans ma chaussure. J'aimerais juste qu'il ne soit pas là. Je préfèrerais être seule. Mais c'est trop tard. Il a écarté ma culotte et maintenant, il s'active. Il a mis une capote. C'est déjà ça. J'espère qu'il va jouir vite ou qu'il va s'épuiser. Mais avec la drogue, il risque ni de jouir ni de se fatiguer. Ah si, ça y est. Ça devait faire longtemps. Tant mieux. Je n'aurai pas à le branler pour qu'il me lâche. C'est bon, c'est fini.

— Ça va ? C'était cool ?

Nan ! C'était pas cool, nan. J'avais pas envie, connard !

— ...

Éteinte.

Son appartement est en bordel. Les draps puent. Je ne sais pas ce que je fais là. Je suis allongée à moitié nue à côté d'une masse molle, moite et essoufflée. J'attends. Sa respiration se calme, se régule. Elle se déplace dans sa gorge pour résonner dans sa bouche à la manière du claquement d'une valve qui s'ouvre et se referme avec le va-et-vient du souffle. Il ne va pas tarder à ronfler. Il dort déjà. Je fais le point rapide, toujours immobile, de mes affaires à rassembler. Mon pantalon, mon sac, mes chaussures, mon portable. S'il y a autre chose, c'est pas grave, tant pis. Mon pantalon est en boule au fond du lit sous la couette sans housse. Il est encore accroché à ma cheville gauche. Mes chaussures sont au pied du lit, je les ai retirées moi-même avant de m'asseoir. Mon sac doit être à côté. Mon portable est sur la table basse en verre juste à côté du lit. Je tourne la tête et je le vois. Il y a encore des lignes de coke dessus.

Je n'ai plus de force et n'ai qu'une hâte : rentrer chez moi. Je voudrais me téléporter dans la douceur de mes draps propres, sous ma douche chaude, me démaquiller, retirer l'odeur de la clope, de sa salive. J'anticipe la sensation de l'intérieur polaire de mon jogging, ma peau toute propre et la douceur de la couette. Retrouver le calme de la sécurité de mon appartement. Mes repères. Réinitialiser le système.

Je me suis redressée, j'ai aspiré les résidus de drogue sur mon portable pour me ranimer, je suis partie. Il n'a pas bougé.

Je marche. Le bouton reset n'est plus très loin. La lumière change de minute en minute. C'est une course contre la montre. Dans une demi-heure, il fera jour. Vite. Ne pas voir le soleil. Ne pas survivre à la nuit encore une fois. Je cours. Je voudrais que les dernières taches des ténèbres nocturnes m'aspirent pour disparaître dans les méandres du sommeil. Ne pas m'étendre sans dormir à la merci de mes pensées. Malédiction divine universelle à tous les sexes.

Mes clefs tremblent entre mes doigts. La serrure claque. Canot de sauvetage enfin atteint. La houle peut se lever, je ne sombrerai pas. Non, je ne sombrerai pas.

2.

Je ne sais pas me réveiller. Sans effort. Je pourrais facilement rester léthargique, passive la plupart du temps, la plupart de mes journées. À l'image d'un chat. Alanguie dans un canapé molletonné. Recouverte nonchalamment de couches de tissus. D'abord de la soie, sur ma peau nue. Ensuite du coton épais pour lester un peu de poids rassurant. Et un édredon, pour disparaître. Oui, ça, ce serait bien.

Je n'ai pas l'élan du matin. Tout me paraît froid. L'air, la lumière, le sol, mon corps. Ma carcasse arrachée d'entre les limbes de la nuit est en lutte avec la lumière. L'injonction du matin. « Lève-toi et vis ! Fais, apprends et accepte ton sort. » OK, mais quoi ? Le silence. Jamais de réponse, toujours des questions. Toujours ce calme angoissant de l'incertitude.

Tout est vain, tout est long. Alors, j'attends une heure légale pour ne plus culpabiliser. Pour arrêter de me débattre avec ma conscience. Allumer ma télé ou sortir me défoncer. Décrocher de la réalité. Éteindre le système. Interrompre le mensonge de la productivité. Je trompe mon cerveau avant mon entourage. Je joue avec ce temps à perte de vue, que je ne parviens pas à transformer en *une vie*. Je l'étire, je le coupe, je le stoppe, je l'ignore jusqu'à ce qu'il me rappelle que ce sont ses règles à lui et me rattrape violemment pour me répéter vicieusement que, quoi que je fasse, il passe. Certains sont rappelés à l'ordre par des rides ou des cheveux blancs, alors

qu'ils n'ont jamais eu à considérer le temps comme un ennemi ni même à s'en soucier durant des années. Moi, je m'acharne à voguer à contresens. Les yeux tournés sur le passé, à errer dans le manoir poussiéreux de mon existence. Les meubles sont recouverts de draps et les clefs sont rouillées, mais tout est là. Tout patiente. Un vieux piano attend d'être accordé pour sonner sous mes doigts flemmards et amnésiques, les fusibles d'être réenclenchés, les fenêtres d'être ouvertes, la poussière d'être aspirée, le parquet d'être ciré, les murs lessivés, les tableaux accrochés, les fondations consolidées. Mais par où commencer ? Je ne sais pas. J'ai le tournis. J'essaie, je commence. Je balaie et j'aère un peu. Je joue sur le piano désaccordé et je dispose un tableau sur une chaise pour l'admirer. Et puis il faut trouver un clou. Je n'en ai pas. Il faut un marteau, je n'en ai pas. Il faut une échelle, je n'en ai pas. Alors le tableau reste sur la chaise.

L'énergie manque pour tout. Avoir envie demande beaucoup. Si ça ne tenait qu'à moi, je ne me lèverais pas. Je fermerais les rideaux à jamais et resterais hanter mon propre manoir. Je ne travaille pas, donc je n'ai pas grand-chose à faire, vu que je ne sais pas quoi faire... C'est le serpent qui se mord la queue. « Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. » Alors j'essaie. Je mets mon réveil à 8 h. Pour moi, c'est tôt. Mais rien ne suit. Mon corps, ma tête. Personne ne veut. Je ne vois pas ce qui m'appartient en étant fatiguée et découragée plus tôt dans la journée. Il faut se lever, se laver, s'habiller et faire semblant six à huit heures par jour qu'on a une vie. Et c'est quoi une vie ? Une vie qui a de la valeur ? Aux yeux de qui ? Il faut travailler, pour gagner de l'argent et consommer. C'est le deal. Oui, c'est ça, je crois. Mais je ne fais rien de tout ça. Ma pièce est rouillée, je suis un bug dans la matrice.

Je veux bien avoir de l'argent. C'est cool, le pognon. J'aimerais pouvoir me vautrer dedans jusqu'à la vulgarité. J'envie la liberté que ça offre. Le pouvoir. L'indépendance.

L'insouciance. La légèreté. C'est le sacro-saint de notre monde. Le fric. Le seul et unique Dieu en qui on est tous forcés de croire. Et l'excommunication est illégale.

« L'argent ne fait pas le bonheur. » Une phrase de riche. Aucune allocation ne fait mon bonheur personnellement. Caf, RSA, Pôle Emploi. Je déteste ça. Je hais ces démarches, cette quête administrative, ces formulaires et ces attestations introuvables et incompréhensibles. Je ne sais rien. Je ne comprends pas ce que je fais. J'obéis, je coche, je remplis, je signe, je remercie.

Ce matin, face à mon conseiller Pôle Emploi, j'ai réuni toutes mes forces. Je me suis maquillée, brushée, bien habillée. J'ai pris tous mes accessoires : le thermos, la sacoche, les bijoux, les lunettes. Je ne sais pas combien de temps je suis censée rester dans ces bureaux. J'ai peut-être cru que je passerais un entretien d'embauche, mais je ne savais surtout pas comment m'habiller. Je suis en pyjama depuis des semaines. Je fais mes courses en jogging et je cache mes cheveux sales sous un bonnet. En sortant du rendez-vous, je pourrais presque enchaîner avec un renard, je me suis même épilée pour l'occasion. Sans vouloir soudoyer qui que ce soit, je crois qu'il était juste temps pour une remise à jour personnelle. Reprendre le contrôle. En fait, je voulais surtout me fondre dans l'image que l'on attend de nous dans ce genre d'endroit. Impliquée et motivée. Je me suis donc déguisée en cette fille que j'ai tenté d'être toute ma vie. Sérieuse, lucide, travailleuse et terre à terre. Je porte le costume « plan de carrière ». Ça rassure tout le monde et moi, ça me fait rire. Je me sens comme Mata Hari. Je m'immisce, j'observe et j'applique les codes pour intégrer une cellule secrète ou simplement une entreprise. Je suis plus douée pour ça que pour garder un job. Je finis toujours par tout plaquer. Et puis je change de planque. Je recommence. J'enfile un nouveau costume, j'observe de nouveaux usages et je me comporte

selon les nouvelles règles jusqu'à ce que mon âme soit suffisamment étouffée pour tirer la sonnette d'alarme et m'oblige à *me sauver*.

J'aime jouer des rôles. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Alors je monte sur scène le soir, à nu sous les projecteurs, livrée sans pudeur au public. Et le jour, j'interprète les rôles de ma vie. Je joue à la marchande, à la secrétaire, à la serveuse, à la poupée. À être d'accord avec tout ça. À accepter que c'est important. À prendre au sérieux leurs objectifs, leurs soucis. Écouter leurs drames. Faire semblant d'adhérer à leurs règles, à l'image de la marque, au sens de l'entreprise. Être corporate. Y trouver un sens. Faire passer leurs valeurs avant les miennes. Assister et participer à un système auquel je ne crois pas et que je voudrais combattre. Vendre des espaces publicitaires et organiser des distributions de goodies à travers toute la France tout au long de l'année, quand notre planète souffre de surconsommation. Générer du déchet pour parer au manque et coller à l'image avant d'évaluer le besoin. Dépenser pour correspondre au budget et maintenir sa valeur dans le crédit alloué l'année suivante, et jeter. Acheter pour vendre. Vendre pour acheter. Rien n'a de sens. Tout le monde s'en fout. C'est comme ça. Tant que notre place n'est pas menacée et que nos œillères sont en cuir Louis Vuitton, rien n'est important. Mais je n'y arrive pas.

Au début, ça m'amuse. Je joue le jeu. Comme lorsque j'étais enfant, je jouais à l'adulte. Je rêvais de mon appartement, de ma voiture, de ma propre boîte aux lettres, de mon sac à main, de mon trousseau de clefs, de ma tasse à café, de mon tailleur, de mes dossiers en cours, de mes chaussures à talons, des réunions et des succès. Je me sens normale, comme les autres, responsable. J'ai l'impression de participer au tournage du film de ma propre vie. Alors je prends mon thermos et le métro jusqu'à l'esplanade de la Défense. Je bipe mon pass pour ouvrir les portiques dans le hall d'accueil au

plafond aussi haut que l'immeuble de mon appartement. J'entre dans l'ascenseur, je rebipe mon pass. Je salue la secrétaire, je traverse l'open space, j'allume mon ordinateur et je trie mes mails. Je décroche le téléphone. Je convoque des gens. Je fais des promesses. Je remplis des cases de tableurs Excel. Je fais mon job et, au fur et à mesure que mes tableaux se remplissent, je me vide. Tout est mécanique, le nouveau devient routine. Le travail me vole mon temps et les factures, mes ambitions. Je suis piégée.

Alors je suis là. Assise face à mon conseiller Pôle Emploi qui s'attend à ce que tout soit normal. Sauf que rien n'est raccord chez moi. Rien ne s'est passé comme prévu. J'ai interrompu mes études, j'ai quitté mon premier amour, j'ai perdu ma mère, plaqué mon boulot et commencé à prendre de la drogue. J'ai claqué trois fois des talons, rendu mon diadème et rangé mes souliers de rubis pour me faire emporter par la tornade de la réalité. La petite fille sage et pleine de promesses de réussite s'est étouffée dans le papier de soie et brisée au premier choc. Je mets du vernis pour cacher les fissures et entretenir l'illusion du beau, mais ma poupée s'effrite et ne tient plus debout. J'avance, désarticulée comme un zombie, à l'affût de la moindre personne qui laissera traîner des miettes d'amour ou simplement d'attention que je suis incapable de me donner. Même devant le conseiller Pôle Emploi, je me sens béante et suintante de détresse. Je veux qu'on me comprenne, qu'on devine, qu'on voie, qu'on entende à quel point il faut m'aider. Mais je ne peux pas m'effondrer. Je ne peux pas non plus abandonner. Leurs solutions ne sont jamais celles que j'attends. Moi, j'aimerais suspendre le temps. Terminer de me détruire pour tout reconstruire. Tout reprendre pierre par pierre. Ériger un nouveau manoir.

— Quel est votre projet professionnel ?

Oh bah tu vas rire. Je voudrais un job qui ne donne pas envie de vomir, me permet de retrouver une décence

financière, mais qui n’asphyxie pas mon emploi du temps pour pouvoir entretenir un autre projet professionnel ! Qu’est-ce que tu proposes ? Une formation, je parie ! Sauf qu’il n’y a pas de formation pour trouver un agent, réussir ses castings, se sortir les doigts pour terminer d’écrire cette pièce ou ce film. Y a pas de formation Pôle Emploi pour croire en soi.

— Vous souhaitez poursuivre dans le domaine de la communication marketing ?

Plutôt mourir.

— Non pas vraiment...

— Dans la communication artistique alors peut-être ?

Avec votre parcours, ce serait un plus.

Bosser pour la concrétisation du rêve des autres... C'est comme draguer un mec pour qu'il finisse par sortir avec ta pote. Légèrement frustrant. Mais je sais que tu essaies, Monsieur le Conseiller, c'est mignon. Tu y crois. Sauf que tu es le seul. Tu n'as pas de solution pour moi. C'est pourtant tellement logique, simple, à t'écouter. Il y a des offres intéressantes. Tu es très enthousiaste. Je suis touchée. Avec mon profil et mon expérience, c'est tout à fait pour moi, à t'entendre. Et pour aller plus loin et mettre encore plus de chance de mon côté, un complément de formation digitale en parallèle pourra séduire d'autant plus les employeurs. C'est possible de le faire en plus de l'embauche, maintenant c'est très courant, et même que les entreprises apprécient ce genre de démarche, donc si je veux, voici une liste de formations en ligne que je peux suivre à mon rythme selon mon emploi du temps. Alors, est-ce que ça correspond à mes attentes ? Est-ce que je suis contente ?

Si tu savais, Monsieur le Conseiller... Tu es tellement convaincant, et ma vie serait tellement plus simple si seulement j'avais envie de toutes ces conneries ! Mais je ne tiendrai pas trois jours à suivre ton histoire de MOOC après le boulot entre 19 h et 22 h. À J+2, 18 h 30, j'aurai déjà abandonné, un verre à la main et un gramme au fond du sac. Je m'en fous